UNION OUVRIERE

pour l'abolition de l'esclavage salarié !

Mensuel. N°3 *Février 1975* *Prix minimum 0,50F*

"L'esclavage salarié est une horreur sans fin. La révolution communiste lui prépare une fin pleine d'horreur!"

(voir page 3.)

Un tract de Barcelone :

Salut au mouvement de la révolution communiste en Espagne !

Nous sommes heureux et fiers de présenter dans ce numéro d' « UNION OUVRIERE » un document profondément significatif sur le développement du mouvement révolutionnaire en Espagne. Il s'agit d'un tract diffusé à Barcelone, en novembre dernier, sous forme d'une « LETTRE OUVERTE AUX TRAVAILLEURS DE SEAT » (l'une des principales entreprises de la péninsule), et dont le contenu, remarquable à tous égards, est la preuve de ce qu'il existe en Espagne de petits groupes de prolétaires qui se sont élevés à l'intelligence la plus aiguë du mouvement de la révolution communiste.

Bien loin de donner dans l'apologie des mouvements actuels de la classe ouvrière, les communistes auteurs de ce tract font, au contraire, une magnifique critique du crétinisme localiste, des « revendications » mises en avant par les staliniens et les syndicalistes, du patriotisme, etc, et développent, à rebrousse poil, directement les perspectives COMMUNISTES de la destruction du rapport social capitaliste; de la destruction de la force de travail marchandise, comprises comme le contenu le plus immédiat de la révolution.

Mais la forme est aussi remarquable que le fond : personne ne pourra manquer de voir l'intelligence avec laquelle l'attaque est portée. Révolutionnaires de France, ceux de Pueblo Nuevo, nous donnent une leçon de politique pratique et théorique.

Salut au mouvement de la révolution communiste à Barcelone !

(voir page 4)

« D'abord, un déchaînement universel se manifeste contre nous. Une fraction s'élève, et se fait une affaire majeure de nous décrier. Tous les partis à la fois fondent sur nos principes, et parce qu'ils ne peuvent avoir prise sur leur incontestabilité, les moins injustes se retranchent à dire que le moment n'est pas opportun pour les proclamer. Les ennemis du peuple, des diverses nuances, s'accordent tous pour nous invectiver et ils ne nous réfutent pas. Nos proches eux - mêmes crient que nous perdons tout par notre inconséquence... »

Gracchus Babeuf, **« Le Tribun du Peuple »**, n. 36, 20 frimaire an IV.

« Les prolétaires n'ont pas de patrie. »

K. Marx (Manifeste du Parti communiste). -1848-

à Lisbonne

A l'ombre des canonnières de l'O.T.A.N.

Le 31 janvier dernier, les forces militaires de l' « Organisation du Traité de l'Atlantique Nord » engageaient, au large des côtes portugaises, un ensemble de manœuvres d'envergure. L'opération, dont le nom de code « porte fermée 1975 », est explicite à souhait, marque avec force la dépendance absolue à l'égard des grands blocs dans laquelle se trouvent aujourd'hui toutes les puissances mineures.

Au lendemain de la dernière guerre, les deux principaux brigands du capital, les Etats-Unis et la Russie, se partagèrent, avec les dépouilles des puissances vaincues, la planète même. Et l'actuelle domination par les « super-puissances » du capital d'un monde divisé en vastes empires économico - politico - militaires, qui se surveillent l'arme à la bretelle, est l'un des effets les plus décisifs de l'accroissement des contradictions interimpérialistes dans la période.

Pour les puissances capitalistes secondaires, il n'y a plus aujourd'hui de possibilité de mener quelque politique indépendante que ce soit : leurs possibilités de jeu sont contenues dans les limites étroites que déterminent l'existence des « deux Grands » et leur rivalité - complicité mondiale.

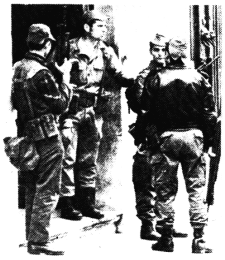
L' « INTERET » U.S. POUR LE PORTUGAL

C'est dans ce contexte que s'inscrivent les manœuvres militaires du bloc américain à proximité des côtes portugaises.

Ce n'est nullement le signe de ce que la présence des staliniens au pouvoir à Lisbonne fasse craindre à Washington quelque « révolution communiste » que ce soit, comme le croient les bien-pensants du libéralisme et du gauchisme. Mais bien plutôt celui de la crainte américaine de voir le Portugal, de glissement en glissement, finir par procurer quelque nouveau point d'appui au bloc russe dans le secteur méditerranéen, point névralgique pour l'avenir, et même pour le présent.

L' « intérêt » américain pour ce qui se passe à Lisbonne, exprimé à plusieurs reprises par Kissinger — l'homme orchestre du capital U.S. — s'est surtout traduit jusqu'ici par le renforcement ostensible des « missions » des organismes de ren-

(suite page 4)



au Moyen-Orient

Affrontement des blocs et déchaînements nationalistes

Alors même qu'il est question de tentatives de « solution négociée » au Moyen-Orient, et que le ballet des diplomates s'intensifie, la course aux armements se poursuit. Tous les peuples de la région vivent dans de véritables camps retranchés, sous la botte des « grands » du capital.

On ne saurait mieux parler d'équilibre de la terreur. « Equilibre » qui s'appuie, sur le terrain, sur le nationalisme exacerbé de chaque peuple, arabe comme israélien, chacun faisant corps derrière ses dirigeants, à l'ombre des frontières nationales.

La surenchère patriotique de toutes les fractions de la bourgeoisie de la région jette régulièrement les masses misérables des paysans et des ouvriers arabes et israéliens les uns contre les autres, dans des guerres fratricides dont ne profitent que les blocs capitalistes (pour qui elles sont autant de champs de manœuvres) et les ruffians du capital local.

Chaque conflit ne fait que préparer le suivant, au nom de la revanche des vaincus et de la sécurité des vainqueurs. 1948, 1956, 1967, 1973, telles sont les principales dates de cet engrenage sanguinaire.

LA LOI DE L'AFFRONTEMENT DES BLOCS

La création de l'Etat d'Israël, en 1948, imposée par la force, grâce à l'aide des deux grands vainqueurs de la boucherie impérialiste, les U.S.A. et la Russie, revint à placer au Moyen-Orient une bombe à retardement à forte puissance. Depuis, les déchainements des nationalismes locaux ont surtout été l'occasion pour les deux « super-puissances » du capital de placer leurs pions sur l'échiquier.

Les fournitures d'armes, les traités « d'amitié », les avantages commerciaux obtenus par les U.S.A. ou la Russie sont autant d'expressions de l'état de dépendance auquel les « protecteurs » russes et américains contraignent leurs « protégés »; en même temps qu'ils les utilisent comme autant de détachements militaires « étrangers » et comme « avant-postes » politiques.

C'est en effet la loi de l'affrontement des blocs que chaque brigand essaie constamment de renforcer ses positions au détriment de celles de l'adversaire, et que par une lutte incessante, sur tous les terrains, économique, diplomatique, politique, militaire (c'est ce qu'ils appellent la « coexistence pacifique ! »), chacun fasse, par petits peuples interposés, flèche de tout bois, pour conquérir tous les « points d'appui » qui peuvent l'être.

LES « PETITS PAS » DE KISSINGER...

Jusqu'à présent, au Moyen-Orient c'est le capital U.S. qui semble avoir retiré le plus de marrons du feu : ce n'est là que l'expression de la supériorité écrasante de la puissance américaine sur toutes les autres. Après la guerre du Kippour (octobre 1973), l'omniprésence U.S. dans la région s'exprime maintenant officiellement : « l'intense activité diplomatique » de Kissinger au Moyen-Orient durant l'année passée en est l'expression la plus claire. Sa politique des « petits pas », à laquelle la plupart des Etats de la région se sont « ralliés », montre bien que les U.S.A. mènent le jeu.

Cette politique, qui consiste à tenter de « régler » les divers « problèmes » (!) les uns après les autres, pays après pays (les Etats-Unis jouant le rôle D'ENTREMETTEUR, et en retirant tous les avantages), à défaut de pouvoir aboutir à quoi que ce soit, permet au moins au capital U.S. de garder toutes ses cartes en mains, et de S'IMPOSER DE PLUS EN PLUS FACE A CHAQUE INTERLOCUTEUR.

ET « L'AMITIE » DES RUSSES...

L'impérialisme russe, quant à lui, n'est pas inactif et ne ménage pas ses efforts : des « relations d'amitié » avec la Syrie et l'Irak..., aux ventes d'armes et aux contrats économiques, en passant par les pressions diplomatiques et la tentative de créer un pacte de « sécurité collective » (!) qu'il patronnerait. Mais tout compte fait, sur place, l'appel des sirènes américaines est le plus fort. Et actuellement, l'U.R.S.S. n'a de perspectives de récupérer du terrain qu'au niveau de la Conférence de Genève. Laquelle n'est pas forcément près de se réunir, puisque les U.S.A., qui ont tout intérêt à continuer leur politique de cavalier seul, n'accepteront de la convoquer qu'après s'être assurés aussi solidement que possible, d'un certain nombre de positions.

REVOLUTION PROLETARIENNE !

Le chassé croisé des diplomates et des hommes d'affaires n'empêche nullement la « tension » de croître sur le terrain. Au contraire même. Les accrochages succèdent aux accrochages et chaque bandit impérialiste arme ses « protégés » au nom même de la préparation d'une « paix juste et équitable ! ».

Dans un tel conflit, il n'est pas question pour des révolutionnaires prolétariens de « soutenir » un camp contre l'autre. Car les paysans et les ouvriers arabes et israéliens y sont sacrifiés sur l'autel des rivalités interimpérialistes, les mêmes qui demain secoueront la planète tout entière.

Ce que nous avons à expliquer aux prolétaires et aux masses misérables, c'est que de cette guerre, il ne pourra suivre pour ceux qui en réchapperont, que misère et asservissement plus grands. Et que leurs fureurs nationalistes ne leur laissent paradoxalement, pas d'autre choix que celui de « choisir » de vivre demain derrière des barbelés, dont la seule « différence » pourra être la marque de fabrique : américaine ou russe.

L'émancipation des ouvriers et des paysans misérables des pays arabes et celle des prolétaires israéliens passe par une RUPTURE TOTALE avec le nationalisme, leur organisation de classe INDEPENDANTE, et la lutte pour leur PROPRE POUVOIR, contre tous les Etats du capital de la région. Pour ce combat le seul révolutionnaire, il n'y a qu'une voie : TRANSFORMER LA GUERRE NATIONALISTE EN GUERRE CIVILE

cii

Les travailleurs défendent leurs conditions de vie ; les syndicats défendent le capital national.

Le cas de la Compagnie internationale pour l'Informatique (CII), créée en 1968 à l'initiative de de Gaulle — après le rachat par les capitalistes américains de la Bull — pour fabriquer des « ordinateurs français », soutenue depuis à bout de bras par les capitaux de l'Etat, et qui se débat pour survivre depuis sa naissance, est une bonne illustration du sort qui attend un peu partout les groupes capitalistes trop faibles pour maintenir leurs taux de profit alors que les marchés sont monopolisés par plus gros qu'eux.

« La triste histoire de la CII » (« Le Monde » dixit), tient en deux chiffres : dans l'industrie de l'informatique, il y a un géant, IBM (60 % de la production mondiale' et un nain, la CII (0,68 % du marché mondial en 1972). Pas besoin d'être grand clerc pour voir que selon toutes les lois de la concurrence capitaliste, ce n'est pas le nain français qui va bouffer le géant U.S..

INQUIETUDE ET COLERE CHEZ LES TRAVAILLEURS

Depuis le début 1974, c'est la peur du lendemain qui règne chez les travailleurs, particulièrement à Toulouse, usine la plus menacée (1 500 personnes); la peur, mais aussi la colère de s'apercevoir que nous ne sommes tous que des pions que le capital place et déplace : rumeurs de rachat par IBM, par Siemens, par Honeywell-Bull, avec dans tous les cas, des travailleurs jetés à la rue par dizaines.

Ça a d'ailleurs déjà commencé : en juillet 1974, soixante intérimaires licenciés; au 31 décembre, près de soixante-dix autres avec, en plus, **des menaces précises de licenciement au cours de 1975 pour tous les embauchés sous contrat d'un an.**

C'est cette dernière mesure qui a provoqué la réaction des travailleurs qui, jusqu'ici, courbaient la tête en espérant que ça ne leur tomberait pas dessus.

(suite page 5)

«Le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien.»

K. Marx
Lettre à Schweitzer
13 février 1865

Archives

Il nous a semblé intéressant après les récents événements dans les casernes, de publier quelques extraits d'un vieux texte ouvrier antimilitariste : la brochure A L'ARMEE, mise en circulation par les premiers syndicats révolutionnaires, à la fin du XIX" siècle. Ce texte, probablement rédigé par Emile Pouget, est remarquable par son radicalisme. On verra que loin de se présenter comme un quelconque « appel » à « plus de démocratie » au sein de l'armée du capital, il pose au contraire les problèmes de l'antimilitarisme sur leur terrain de classe, comme partie du mouvement de l'insurrection A ce titre, il dépasse en vérité révolutionnaire, tout ce que balbutie le gauchisme « démocratique » du moment présent.

« MOYENS A EMPLOYER PAR LES SOLDATS DECIDES A LA REVOLUTION, QUEL QUE SOIT LEUR NOMBRE !... »

« 1) A la première nouvelle de l'insurrection, chaque soldat révolutionnaire DEVRA INCENDIER LA CASERNE OU IL SE TIENDRA; pour cela il se dirigera vers les points où seront accumulés les bois, les pailles et les fourrages : dans tous les cas il devra mettre le feu aux paillasses en ayant préalablement le soin d'en vider une pour donner plus de prise à l'incendie.

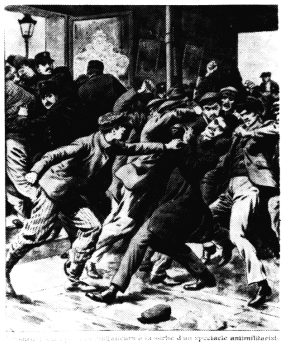
Pour mettre le feu, il pourra se servir d'un mélange de pétrole et d'alcool, de pétrole seulement, ou même d'une simple allumette, selon le cas.

Dès que le feu aura commencé à prendre, il faudra éventrer quelques tuyaux de gaz dans les corridors et dans les chambres.

2) Au milieu de la confusion qui se produira nécessairement dès que l'incendie se sera propagé, il faudra pousser à la révolte et FRAPPER IMPITOYABLEMENT LES OFFICIERS JUSQU'A CE QU'IL N'EN RESTE PAS UN SEUL DEBOUT.

3) Les soldats devront alors sortir de leurs casernes embrasées et se joindre au peuple en emportant leurs fusils et des munitions pour aider les ouvriers insurgés à écraser les forces policières.

La préfecture et toutes les forces de police devront être incendiées immédiatement ainsi que tous les édifices où pourraient se rallier des forces gouvernementales. »



U. O.

«L'esclavage salarié est une horreur sans fin. La révolution communiste lui prépare une fin pleine d'horreur!»

— QUELQUES ELEMENTS SUR LES FORMES ET LE CONTENU DE LA DECADENCE DE LA SOCIETE DE CLASSES MODERNE (1) —

LA SURVIE DES HOMMES - MARCHANDISES RYTHMEE PAR LES MASSACRES GENERALISES

1 EN 1939 - 1945, de la jungle indonésienne aux sables de la Libye, des iles du Pacifique aux fjords de la Norvège, il n'était quasiment plus de populations qui ne soient entrainées dans le sabbat mortel de l'affrontement des grandes puissances. Depuis, cette unification a été portée à son comble. Il n'est ressorti de la seconde boucherie mondiale qu'un nouveau découpage barbare des empires du capital, les « blocs » dont les contradictions formidables — « L'EQUILIBRE DE LA TERREUR » — ont élargi à une échelle jamais vue jusqu'ici, les conditions d'une explosion qui, par ses effets dévastateurs, laisserait loin en arrière les quatre-vingts millions de morts des deux derniers conflits inter-impérialistes. Plus que jamais, la « paix » n'est qu'un impossible intervalle entre deux guerres : les blocs s'y affrontent par petits peuples interposés, et chaque guerre locale leur est aussitôt terrain de manœuvres pour des conflits de plus grande envergure.

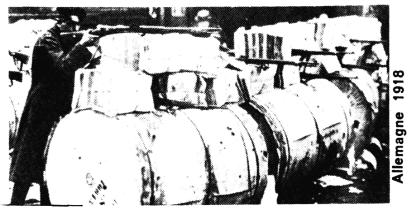
LA CRUAUTE SANS NOM DU MASSACRE GENERALISE — DEVENU LA PRINCIPALE MANIFESTATION DU CAPITAL DANS LA PERIODE — EST LA VERITE DE LA BARBARIE DE LA DECADENCE.

2 LE capital a toujours bouffé de la chair humaine, que sa victime en crève sur le champ ou non. L'aliénation même du prolétaire, son devenir étranger à soi, le devenir capital de son énergie, de son intelligence et de son talent, le devenir objet de sa vie d'homme, la domination du travail mort sur le travail vivant, ont toujours relevé du CANNIBALISME capitaliste. Mais si le capital a toujours été TRAVAIL DE MORT, avec le développement de sa décadence et la perspective de la destruction de l'humanité, on tend à passer d'un cannibalisme RELATIF à un cannibalisme ABSOLU.

3 LES conflits inter-impérialistes GENERALISES, qui précipitent dans des affrontements gigantesques, jusques aux masses des régions les moins industrialisées de la planète, sont la preuve PRATIQUE de l'unification MONDIALE de la domination du capital. La domination capitaliste et la société de classes ne pourront donc être détruites que MONDIALEMENT.

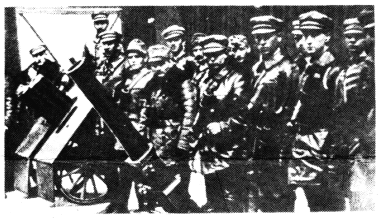
L'ENCADREMENT BUREAUCRATICO - POLICIER DE TOUTE LA VIE SOCIALE

4 LA décadence du mode de production s'exprime, socialement, dans le renforcement inouï de la dictature du rapport capitaliste sur tous les aspects de la vie des prolétaires. Toute l'existence sociale est ENCADREE POLICIEREMENT par le capital. Il n'est plus un seul domaine de l'organisation du travail, de l'administration étatique (pléthorique jusqu'à asphyxier toute la sphère productive), de la reproduction de l'idéologie dominante, etc.., où cet encadrement policier de toute l'existence des prolétaires ne se manifeste crûment. Le despotisme du rapport capitaliste se manifeste le plus OUVERTEMENT dans la CONCENTRATION ETATIQUE toujours plus poussée de toutes les fonctions de la domination du capital : production, communications, commerce, politique, idéologie, tendent de plus en plus à ne faire QU'UN, avec l'appareil de répression.



Allemagne 1918

5 LE ROI EST NU. Dans les secteurs où cette fusion a été poussée à son comble, que ce soit de manière permanente (Russie, etc) ou le temps d'une crise (hitlérisme, mussolinisme, etc), l'essence du rapport capitaliste est mise à nu devant les masses immenses de ses victimes. Du coup, ce qu'aura à détruire la révolution communiste n'en ressort qu'avec plus de clarté : LA DEPOSSESSION DE TOUT POUVOIR DES SALARIES MODERNES SUR LEUR PROPRE VIE. Ce qui passe par la destruction de la force de travail - marchandise, des classes et de TOUTE l'organisation capitaliste de la vie sociale.



Hongrie 1919

6 LA moderne « PLANIFICATION » capitaliste (totale en Russie, Chine, etc ; partielle dans les autres secteurs du capital) n'est que la PLANIFICATION DE L'EXPLOITATION, DE LA MISERE, DE LA GUERRE, DE L'ALIENATION DES MASSES PROLETARISEES. Les outils étatiques de l'exploitation, de l'administration, de l'idéologie, etc..., ne faisant plus qu'un avec l'appareil militaro - policier — la PERFECTION TOTALITAIRE — le prolétariat sera contraint de répondre à cette unification de toutes les forces du capital par la destruction révolutionnaire UNITAIRE de toute la société de classes, sous peine de retomber aussitôt sous la coupe des rapports capitalistes.

7 L'INTERVENTION de l'Etat dans tous les domaines est la seule réponse possible du capital à sa crise : concentrer, rationaliser, matraquer, massacrer. Cela s'exprime de la manière la plus visible dans les pays les moins industrialisés (absolument ou relativement). Dans la période de la décadence, la double formule de l'étatisation du capital et du despotisme bureaucratico-policier tend à se généraliser. D'ores et déjà l'organisation de la reproduction de la société de classe est PARTOUT militarisée. Il n'y a plus, entre les diverses fractions du capital mondial, que des différences de DEGRE et de FORME de ce totalitarisme capitaliste.

8 LES grands appareils politiques (« démocrates », « républicains », « populaires », « chrétiens », « travaillistes », « conservateurs », « progressistes », « socialistes » ou « staliniens ») sont autant de rouages de la survie et de la reproduction de la société de classes. Les mensonges éhontés du « libéralisme » bourgeois, des « droits de l'homme et du citoyen », de la « défense des intérêts populaires », etc, trouvent, dans la période, leur VERITE dans cela même dont ils se présentent pourtant comme la négation « démocratique », et en quoi — de Staline à Hitler et Mussolini — s'expriment de la manière la plus signifiative les caractères de l'époque : LE PARTI NATIONAL UNIQUE, LA RELIGION DE L'ETAT, LE PHARAONISME DE LA DECADENCE

9 LE prix de la force de travail ne peut être aujourd'hui marchandé sans que les prolétaires ne se heurtent immédiatement à l'appareil d'Etat. Les « améliorations du sort des couches les plus défavorisées de la population (cyniquement illusoires) sont devenues l'un des alibis les plus constants de toutes les propagandes capitalistes, à l'Est comme à l'Ouest. Faute de pouvoir programmer d'effectives « réformes sociales » et des « augmentations » du salaire réel, les bureaucraties policières des Etats capitalistes en programment l'illusion. Les

(suite page 6)

(1) Le diagnostic et l'analyse de la décadence du capital, comme mode de production et comme civilisation qui déjà, dans le passé et le présent du mouvement communiste, été opérés à plusieurs reprises. Il ne s'agit pas pour nous, ici, de reprendre la démonstration du développement impétueux des contradictions mortelles d'un système dont l'humanité a payé, depuis 1914, de près de cent millions de morts la survie réactionnaire, ni non plus de présenter tous les déterminismes et toutes les conditions de la crise historique de la société de classes moderne. Nous voulons seulement dans ce texte, pointer les implacables effets économiques, politiques sociaux culturels et humains en général de la décadence du capital.

Nous reviendrons, dans d'autres textes sur les contradictions révolutionnaires du système et sur la nature du mouvement communiste actuel. Disons seulement que, les contradictions matérielles qui travaillent le capitalisme ayant réuni toutes les conditions non seulement de sa négation, mais de la négation aussi DE TOUTE SEPARATION ENTRE LES HOMMES, LES MOYENS DE PRODUCTION ET LES PRODUITS DU TRAVAIL, c'est comme DECADENCE DES SOCIETES DE CLASSES COMME TELLES que l'on doit considérer la décadence du capital mettant à l'ordre du jour sa destruction communiste, c'est elle qui détermine le contenu du mouvement révolutionnaire dans la période : **le mouvement de la révolution ne pourra triompher qu'en s'affirmant directement comme mouvement de destruction du salariat, des classes et de l'échange marchand.**

La lutte quotidienne demeure pour nous *l'école de guerre* de la révolution

Portugal *(suite de la p. 2)*

seignements U.S. à Lisbonne, par quelques « voyages » remarqués du général Walters, directeur adjoint de la C.I.A. au Portugal, fin 1974 et par la nomination enfin d'un ambassadeur « entreprenant », M. Frank Carlucci, qui s'est installé dans la capitale portugaise à la tête de toute une équipe de « diplomates musclés », spécialistes des « points chauds » et des missions « délicates ».

UN « NOUVEIU PLAN MARSHALL » POUR LISBONNE... OU UN NOUVEAU CHILI ?..

Une chose est sûre, le capital U. S. ne manque pas de cartes politiques au Portugal. Sans même parler de toute la bande des « démocrates occidentaux » salazaristes, qui infestent le pays, des militaires, des spinolistes, des curés catholiques, apostoliques et romains, il ne manque pas d' « atlantistes » de choc, dans les groupes au pouvoir. Au premier rang desquels le « socialiste » Soares, ministre des affaires étrangères de la junte.

Les militaires et les staliniens, pour leur part, ne cessent de répéter qu'il n'est pas question de remettre en cause les « alliances traditionnelles » du « pays ». Cunhal, le chef stalinien local, a été jusqu'à l'écrire dans une revue russe, à Moscou : **Kommunist.** Et il est vrai que les centurions du capital portugais donnent des gages au Pentagone : les efforts déployés par Soares sont entièrement axés sur le thème : « **Les U.S.A. ont intérêt à soutenir la démocratie au Portugal** », et, dans une interview au « Monde », le 24 décembre 1974, le ministre « socialiste » appelait de ses vœux « **Un nouveau plan Marshall** » U.S. pour le capital portugais.

BLOC DES STALINIENS ET DES MILITAIRES POUR L'EMBRIGADEMENT SYNDICAL DES PROLETAIRES

Le 20 janvier dernier, le Conseil des ministres adoptait à Lisbonne un projet de loi instaurant au Portugal un système de syndicat unique.

En cela s'exprime la nécessité qu'il y a pour le capital de centraliser toujours plus son commandement de la production et de toute la vie sociale.

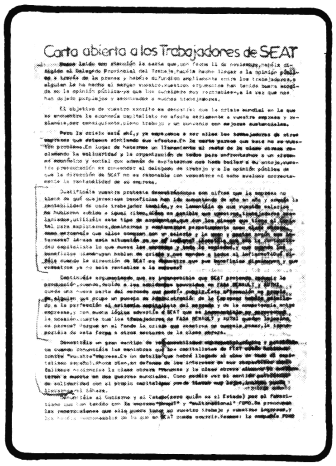
Le bloc des staliniens et des militaires dans cette entreprise est dans l'ordre des choses : la quasi-étatisation des syndicats portugais n'a pas d'autre fonction que de tenter d'encadrer et de contrôler toujours plus étroitement la classe ouvrière, et c'est la tâche politique des idéologues et des matraqueurs « de gauche » que d'exécuter ces tâches aux moindres frais pour l'ordre établi.

Pour l'heure, la politique U.S. au Portugal est une politique relativement attentiste. Washington est tout prêt à utiliser tant que c'est nécessaire au maintien de l'ordre, les staliniens à Lisbonne. Mais il n'est pas dit que Kissinger et Ford accepteraient si facilement de voir limitée, ou supprimée, leur présence militaire aux Açores, où la base de Lajes leur sert de point d'appui essentiel en direction du Moyen-Orient. Et dans le cadre d'un accroissement des antagonismes entre les blocs, rien ne permet d'exclure qu'aux actuelles tentatives « discrètes » de maintenir le Portugal dans leur orbite, les maîtres de la Maison Blanche ne substituent demain des moyens d'intervention plus violents.

Il semble en tout cas, d'ores et déjà, que Ford ait les mains libres et que Moscou lui ait donné des assurances de « neutralité », le 23 novembre, lors du « sommet » de Vladivostok.

Salut au mouvement de la révolution communiste en Espagne !

LETTRE OUVERTE AUX TRAVAILLEURS DE SEAT


Carta abierta a los Trabajadores de SEAT

Nous avons lu avec attention la lettre que vous avez adressée le 11 novembre au délégué provincial du travail; vous l'avez communiquée à l'opinion publique par le biais de la presse et l'avez largement diffusée parmi les travailleurs, ou, du moins, quelqu'un d'autre que vous, l'a fait. Vos arguments ont été bien reçus dans l'opinion publique, qui les considère comme très raisonnables, en même temps qu'ils nous ont laissé perplexes et qu'ils ont surpris beaucoup de travailleurs.

L'objectif de votre texte est de démontrer que la crise mondiale où se trouve l'économie capitaliste n'affecte pas sérieusement votre entreprise; vous réclamez par conséquent, le plein emploi et un accord avec des améliorations substantielles.

Mais nous sommes dans la crise et nous commençons à être des milliers de travailleurs d'autres entreprises à en éprouver les effets. Il semble, dans la lettre, que ce n'est pas là votre problème. Au lieu de lancer un appel au reste de la classe ouvrière en réclamant la solidarité et l'organisation de tous pour affronter un système économique et social qui, non content de nous exploiter nous fait danser à son gré, votre préoccupation est de convaincre le délégué du travail et l'opinion publique que la direction de SEAT n'est pas raisonnable avec vous et ne sait pas évaluer correctement la rentabilité de son entreprise.

Vous justifiez votre protestation en démontrant, chiffres à l'appui, que l'entreprise n'a pas à se plaindre : ses bénéfices ont été en augmentant d'année en année, ainsi que la rentabilité de chaque travailleur, et vous regrettez que vos salaires n'aient pas augmenté au même rythme.

Comment est-il possible que vous, travailleurs salariés, vous utilisiez des arguments de ce type, qui sont identiques à ceux dont se sert le capital pour nous exploiter, nous dominer et nous maintenir à perpétuité à l'état de classe ouvrière, de marchandise qu'ils achètent avec un salaire, qu'ils utilisent et ruinent au gré de leurs intérêts ? Cette situation n'est-elle pas déjà indigne ? Acceptez - vous que ce soit la rentabilité capitaliste qui meuve les entreprises et toute la société et que, quand diminueront les bénéfices, on parle de crise et on vous envoie tous au diable ? Que direz-vous quand la direction de SEAT vous démontrera que ses bénéfices diminuent et que vous n'êtes plus rentables pour l'entreprise ?

Vous poursuivez en argumentant qu'il est inconcevable que SEAT prétende réduire la production, quand, vu les accidents survenus à FASA - RENAULT et AUTHI, il reste une nouvelle partie du marché que la SEAT pourrait couvrir. **Cette affirmation est caractéristique de quelqu'un qui occuperait un poste d'administration de l'entreprise : vous avez parfaitement assimilé le critère capitaliste du marché et de la concurrence entre enterprises et vous faites remarquer en toute logique à SEAT qu'il est inconcevable de ne pas profiter de l'occasion.**

C'est une chance que les travailleurs de FASA-RENAULT et AUTHI soient si loin, n'est-ce pas ? Car, dans le fond, la crise dont vous ne voulez pas souffrir, vous la reportez ainsi sur d'autres secteurs de la classe ouvrière.

Vous démontrez un grand sens de la responsabilité commerciale, civique et patriotique quand vous dénoncez les manœuvres que les capitalistes de Fiat emploient contre « votre » entreprise. C'est un détail qui aura été droit au cœur de tout le capitalisme espagnol. **Or, pour défendre les intérêts de leur capitalisme national, la classe ouvrière française et la classe ouvrière allemande se sont affrontées à mort pendant deux guerres mondiales. Comme vous pourrez le constater, le sens patriotique de solidarité avec son propre capitalisme peut mener très loin, il peut même nous amener au Sahara.**

Vous dénoncez le gouvernement et l'Etat (mais qui est l'Etat ?) à cause des faveurs dont jouit auprès d'eux l'entreprise « **yankee** » et « **multinationale** » Ford. Vous êtes préoccupés par la répercussion que cela pourra avoir sur votre travail et vos ressources et vous les rendez responsables de ce qui pourra survenir à SEAT. Voyons : la compagnie Ford s'est installée avec les mêmes méthodes dans la plupart des pays démocratiques occidentaux : **cela montre déjà que le problème que vous soulevez n'est pas un simple problème de gouvernement.** C'est le capitalisme espagnol qui a fait des calculs et en est arrivé à la conclusion que la présence de Ford était rentable. **Tant que le gouvernement, celui-ci ou un autre — démocratique, par exemple — acceptera le fonctionnement capitaliste, pourquoi refuserait-il ?** Parce que c'est se soumettre à l'impérialisme ? Notre capitalisme national n'est-il pas lui - même impérialiste, dans les pays arabes et partout où il réussit à s'implanter ? Le **capital est toujours impérialiste et les problèmes que nous avons se situent là.**

D'autre part, votre souci de maintenir le plein emploi, nous ne le partageons qu'à moitié. Nous vous appuierons dans la mesure de nos forces dans votre lutte pour défendre vos intérêts immédiats — exposés à la fin dans la plate-forme revendicative pour l'accord où vous les réaffirmez — et pour empêcher tout licenciement. Votre lutte, bien que vous vouliez la limiter à votre entreprise, est la lutte de tous. **Mais nous doutons que le meilleur moyen d'attaquer le capital et notre condition de classe ouvrière soit de réclamer le plein emploi. Le but de notre classe n'est pas le travail, mais le temps libre. Nous ne sommes pas nés pour être des travailleurs salariés, ce sont eux qui font de nous une classe sociale destinée exclusivement à travailler, à consommer et à revendiquer.**

Toute leur stratégie consiste à nous domestiquer peu à peu pour faire de nous des travailleurs utiles au capital.

La façon de penser qu'ils nous inculquent et toute la propagande qu'ils font pour nous créer des besoins répondent à un seul objectif; travailler, faire des heures supplémentaires si nécessaire et produire, même si ce ne sont que des conneries Et cela est si vrai que nombre d'entre nous ne savent que faire de leur temps libre et le considèrent comme temps mort. Le plus grand danger pour le capital, c'est précisément que nous gagnions du temps libre et sachions l'utiliser... C'est cette stratégie qui a fait considérer très rentable l'entrée de Ford : des milliers de salariés consacreront leur vie à y travailler et autant de milliers de travailleurs travailleront davantage d'heures pour s'acheter une Ford à bon prix. Nous savons bien que le capital s'alimente uniquement et exclusivement du travail salarié.

Finalement, vous vous plaignez que ce soit le jury et non pas l'organisation syndicale qui défende vos intérêts. Y a-t-il là quelque chose d'anormal ? Personne n'organise un corps de surveillance et de contrôle pour appuyer l'ennemi.

Camarades de SEAT, nous sommes désolés de vous écrire cette lettre de critique étant donné ce que vous représentez dans la classe ouvrière, votre capacité de lutte que, si souvent, et maintenant encore, vous avez démontrée, et que nous-mêmes ne sommes pas souvent en mesure d'imiter dans nos entreprises, parce que vous, vous faites partie de l'avant-garde de notre classe. Mais c'est pour celamême que nous a semblé plus grave la façon d'envisager les choses qui se manifeste dans votre lettre et il nous a semblé urgent de le tirer au clair. Une question nous préoccupe : cette attitude est-elle si répandue dans la classe ouvrière ?

Nous avons déjà dit au début, que votre lettre nous a étonnés et laissés perplexes. Il nest pas exclu qu'elle n'ait pas été rédigée par vous et que votre nom y ait été utilisé par d'autres, avec la meilleure ou la pire intention; dans ce cas, c'est à ceux-là que va notre critique, mais la lettre était signée par vous et, personne, jusqu'à maintenant, à notre connaissance, ne s'en est désolidarisé. C'est à vous, par conséquent, que nous devions nous adresser.

Des travailleurs de la zone de Pueblo Nuevo.

Novembre 1974.

«Les loups, les porcs et les sales chiens de la vieille société.»

Karl Marx - 12 Avril 1871, lettre à Kugelmann.

Syndicats: Chirac vend la mèche

« Je tiens à la concertation avec les représentants des groupes sociaux (...) Je ne suis pas de ceux qui pensent que, en soi, les organisations syndicales paralysent toute action concrète. Des syndicats peu nombreux, forts, respectés, conscients de leurs responsabilités, sont des éléments importants de l'ensemble qui crée le progrès social. » Voilà ce que déclarait Chirac le 19 janvier dernier.

C'est là plus qu'un appel public du pied aux dirigeants syndicaux, pour leur signifier, en cette période de crise, combien la classe dominante compte sur eux pour maintenir « l'ordre social » capitaliste; c'est aussi un aveu de ce que, fondamentalement, la bourgeoisie ne considère nullement les syndicats d'aujourd'hui comme quelque chose d'étranger à son système, mais, tout au contraire, comme un élément important de sa domination sur la société.

« **Des syndicats conscients de leurs responsabilités** », cela signifie en clair des organisations conscientes de ce que leur rôle est de s'opposer à tout ce qui, dans la classe ouvrière, menacerait la société d'exploitation. Mais c'est en plus le dire dans le langage rituel des bureaucrates même : c'est toujours au nom de la « **responsabilité** » du « **réalisme** », et de la lutte contre tout « **aventurisme** », que les syndicats sabordent, émiettent, détournent ou brisent même ouvertement toutes les tentatives du mouvement prolétarien.

« **Des syndicats forts et respectés !** » Voilà qui est clair ! N'importe quel prolétaire comprendra que si les syndicats représentaient les intérêts des travailleurs, ne seraient-ce même que les plus immédiats, il n'entendrait pas pareils propos dans la bouche d'un représentant du capital ! Ce n'est que parce que les syndicats actuels sont des machines bourgeoises d'encadrement de la classe ouvrière que le capital tient à ce qu'elles contrôlent la plus grande masse possible de travailleurs, à ce qu'elles aient une réelle « **autorité** » sur ces derniers, à ce qu'elles se fassent « **respecter** » dans leurs tâches de maintien de l'ordre à l'usine. Tout particulièrement dans une période de difficultés où il n'est pas si facile à la bourgeoisie et à ses laquais de berner les travailleurs et de leur faire faire les frais de la récession, et où le capital a tout lieu de craindre de violentes réactions de classe des prolétaires.

Quand à assurer le « **progrès social** », pour un bourgeois, cela signifie, tout en maintenant d'autant mieux les exploités dans leur condition, essayer de leur faire croire que leur sort s'améliore petit à petit : quelques miettes tombées du festin, beaucoup de poudre aux yeux, et le tour est joué.

Le rôle des syndicats là-dedans étant de faire semblant de « revendiquer » les « améliorations » illusoires que la classe dominante a prévu à l'avance de jeter aux exploités, comme un os à ronger, pour détourner leur attention des vrais problèmes. Et les Bergeron, les Maire et les Séguy de venir ensuite nous chanter leur couplet : « **Doucement les gars, faut être réalistes !** ».

Pas étonnant que la bourgeoisie apprécie ces « éléments de progrès social ! ».

vie quotidienne

Des empires pharmaceutiques plus dangereux que les maladies les plus virulentes

Quel trust vend 4 870 dollars le kilo un médicament qui ne lui coûte que 35 dollars ? Réponse : Hoffmann - La Roche, premier trust pharmaceutique.

Quel trust vend 1 250 dollars le kilo d'un médicament, sous son nom commercial, alors qu'il est vendu 20 dollars le kilo sous son appellation scientifique ? Réponse : Hoffmann - La Roche.

Quel trust vend son produit 29 dollars le kilo en Europe et 113,69 dollars le kilo en Inde ? Réponse : Pfizer, septième trust pharmaceutique multinational.

Ces vols, petits et grands, sont monnaie courante et leur liste s'allongerait à l'infini. Non seulement les malades sont grugés, mais, en plus, pour écouler ses marchandises, l'industrie pharmaceutique fabrique des « malades » par millions.

Il est couramment admis que la médecine a réussi à élever l'espérance de vie : 20 ans dans l'Antiquité; 70 ans aujourd'hui. Mais s'il est vrai que la médecine a appris à traiter la plupart des maladies infectieuses (variole, tétanos, tuberculose), pour l'essentiel, leur régression ne lui sont pas redevables en propre : la meilleure preuve en est qu'elles avaient déjà considérablement diminué avant l'introduction même des sérums, des antibiotiques et de la chimiothérapie.

Ce qui est déterminant dans le développement ou la régression des maladies, c'est le milieu social, les conditions d'alimentation, d'habitat, le mode de vie et de travail, et l'hygiène. Le traitement de l'eau potable, la généralisation des égouts, l'alphabétisation et les « meilleures » conditions de vie en général ont été des mesures sanitaires cent fois plus décisives que les centaines de tonnes de médicaments déversés annuellement sur le monde (10 à 15 % d'expansion par an).

Le développement du capitalisme au XIXe siècle avait produit des tuberculeux et des rachitiques par millions. Ces maladies ont été ensuite relayées par les maladies de l'enfance, dûes à la sur-exploitation des familles ouvrières. Les années 1930 sont celles du surgissement, à une échelle extrêmement vaste, des ulcères du duodénum, effets d'une vie déréglée et d'une nourriture artificielle. Ceux-ci ne régressant que pour être, à leur tour, relayés par les maladies cardio-vasculaires, l'hypertension, l'arthrite, le diabète, les troubles psychiques, etc... toutes maladies hyper-développées par le capitalisme moderne.

Incapable de combattre les causes sociales de la maladie, la médecine moderne ne pourrait guère, au mieux qu'en supprimer ou en atténuer les effets. Mais cette thérapie superficielle a, elle-même, souvent des effets catastrophiques : le remède devenant nouvelle cause du mal. Les corticoïdes, par exemple, qui entraînent à court terme, ulcères, déminéralisation du squelette et baisse des mécanismes de défense.

Aux Etats-Unis, une enquête des National Institutes of Health (N.I.H.) constate que plus d'un million et demi de personnes sont hospitalisées tous les ans à la suite de troubles dûs aux médicaments prescrits par leurs médecins traitants. L'I.N.H. rapporte que dans 90 % des cas, les malades pourraient guérir sans aide thérapeutique et que 60 % des médicaments (80 à 90 % des antibiotiques) sont utilisés sans raison réelle.

Dans les hôpitaux américains, les médicaments tuent entre soixante mille et cent quarante mille hommes par an et en rendent plus ou moins gravement malades 3,5 millions d'autres... La chirurgie moderne sévit sur une tout aussi large échelle. D'après le docteur Doyle, sur les 6 284 hystérectomies pratiquées par an dans les hôpitaux privés de Los Angeles. 5 557 (88,5 %) le furent sans que leur nécessité fut établie au préalable. 30 % des jeunes femmes opérées étaient totalement saines,. Cette liste, elle non plus, n'est pas exhaustive.

L'hôpital est « l'industrie » où les taux des accidents est le plus élevé de toutes (mines et bâtiments exceptés).

L'industrie pharmaceutique et la médecine à son service ont médicalisé la santé. Par leurs gaspillages, nuisances et pollutions multiples, elles sont devenues l'une des expressions de la décadence sociale du capitalisme. Dans un monde où les hommes ne dominent pas leurs conditions d'existence, celles-ci les dominent, et des « moyens de progrès » deviennent à leur tour facteurs de dégradation de toute la vie. La concentration du capital et la mondialisation des rapports marchands ont édifié des empires pharmaceutiques plus dangereux que les maladies les plus virulentes. C'est la société de classes qui est pathogène. Détruisons-là avant qu'elle ne nous détruise complètement !

cii

(suite de la page 2)

LES TRAVAILLEURS PRENNENT L'INITIATIVE : LES SYNDICATS HURLENT A... L'IRRESPONSABILITE !

De leur propre initiative, les travailleurs des secteurs les plus touchés par les menaces de licenciement (qui sont des secteurs de techniciens où l'on travaille en équipe deux-huit) voyant qu'il ne faut pas compter sur les syndicats pour réagir, organisent, eux-mêmes, un débrayage, fin novembre 1974, pour discuter de la riposte. Là-dessus les « responsables » syndicaux, en particulier ceux de la C.G.T., arrivent en courant pour tenter de reprendre le contrôle du mouvement et... pour nous expliquer que... la seule solution à tous nos maux, c'est la **nationalisation** de la CII .

Voilà la panacée que propose le ponte de la C.G.T. (et du P.C.F.) : **au lieu d'être exploités par un patron « privé », être exploités directement par l'Etat bourgeois ! Quelle aubaine .. pour le P.C.F., champion comme on le sait en matière de « défense de l'Economie nationale »!**

Mais, malgré tous leurs beaux discours, C.G.T. et C.F.D.T., laissent encore passer à peu près un mois sans rien proposer d'autre que de misérables débrayages - information d'un quart d'heure.

Début janvier 1975, c'est encore les travailleurs qui partent les premiers : les services qui avaient déjà débrayé en novembre arrêtent à nouveau le travail et, cette fois-ci, proposent une journée de grève pour toute l'usine avec des assemblées, secteur par secteur, pour discuter avec l'ensemble des travailleurs.

Ce coup-ci, les syndicats s'emparent résolument de l'affaire, bien décidés à ne rien laisser se développer hors des cadres qu'ils tracent eux-mêmes, et à isoler nos camarades et les travailleurs les plus combatifs, instigateurs de ces débrayages. Et de fait, leur tactique leur permit de tenir la bride au mouvement : d'un côté, ils faisaient semblant d'organiser la lutte; de l'autre, ils tapaient aussi dur qu'ils pouvaient sur les révolutionnaires et les travailleurs les plus radicalisés, en les traitant « d'agitateurs irresponsables », de « diviseurs », etc...

LES DEUX PREOCCUPATIONS DES SYNDICATS

La C.G.T., contrôlée étroitement par le P.C.F., a fait la démonstration, par ce qu'elle a dit en assemblée générale et dans ses tracts, que ce qui l'intéressait, ce n'était pas la défense des travailleurs, mais uniquement **les nationalisations** et la « **défense de l'industrie nationale** ». **Elle n'a eu que deux préoccupations : ramener la lutte sur le terrain de l' « informatique française », et contrôler et canaliser étroitement les mouvements**

Les dirigeants P.C.F. de la C.G.T. n'ont rien à faire des licenciements. L'important, pour eux, c'est de s'être montrés « responsables » vis-à-vis de l'ordre établi : le P.C.F. se présentant comme **le meilleur défenseur de l'industrie et du capital français,** face aux Giscard et Cie, partisans, eux, d'un regroupement « **cosmopolite** » (P.C.F. dixit) !

Quant à la C.F.D.T., animée par des militants du P.S.U., elle ne s'est jamais publiquement démarquée de la C.G.T., aussi bien dans les assemblées générales que dans les tracts intersyndicaux.

UNE SEULE SOLUTION : ORGANISATION INDEPENDANTE DES TRAVAILLEURS !

Aujourd'hui, après la ballade syndicale à Paris fin janvier, il ne manque pas de travailleurs qui ont été écœurés par l'attitude des syndicats (en particulier parmi ceux qui avaient été à l'initiative des premiers débrayages). Mais ce qui a manqué, jusqu'ici, aux éléments les plus radicalisés, **c'est de sauter le pas; de passer de la contestation des syndicats à l'organisation autonome des travailleurs combatifs, syndiqués ou non.**

Cela leur aurait permis de peser d'un plus grand poids dans la lutte, de pouvoir s'opposer efficacement aux sabotages syndicaux dans les assemblées générales, de coordonner enfin leurs efforts pour faire des propositions cohérentes à l'ensemble de leurs camarades.

Cela n'a pas été fait, mais c'est encore possible, à partir du moment où les travailleurs ont bien vu, dans la lutte, qu'ils avaient non seulement à s'affronter à la direction, mais à balayer aussi les « **défenseurs de l'économie nationale** » qui se mettent en travers de leur chemin.

« Le prolétariat est révolutionnaire ou il n'est rien. »

K. Marx
Lettre à Schweitzer
13 février 1865

Siemens :

LE DESPOTISME INOUI DU RAPPORT CAPITALISTE

Une ouvrière de SIEMENS (Lormont) a reçu le 31 janvier, une lettre de licenciement **pour avoir... refusé une lettre recommandée de la direction !** Cette lettre contenait un avertissement disciplinaire que la camarade avait déjà refusé oralement

Un « petit » fait comme celui-là en dit plus long sur le despotisme inoui du rapport capitalitse et sur l'état de dépendance sociale et personnelle **totales** auquel le capital a réduit les prolétaires, que de longs discours.

Nous publions ci-dessous le texte de la lettre de licenciement. C'est un arrêté disciplinaire typique : un concentré de la violence de classe qui règle chaque jour, dans les bagnes de la production, les rapports entre capitalistes et prolétaires.

« Madame,

Vous aviez été prévenue verbalement par votre contremaitre, fin décembre dernier, qu'un avertissement écrit vous serait notifié en raison de votre activité anormalement basse au cours des mois d'octobre (37 %); novembre (49 %) et décembre 1974 (42 %); plusieurs avertissements verbaux vous avaient été adressés pour ce même motif au cours de cette période, un autre vous a été notifié ce jour même.

Vous aviez alors répondu que vous refuseriez de prendre connaissance de l'avertissement et de le signer .

Nous vous avons alors adressé, à domicile, en date du 22-1-1975, ce même avertissement par envoi recommandé avec accusé de réception

Cet envoi nous a été retourné non ouvert le 30 janvier 1975, avec mention « refusé ». Cet acte d'indiscipline caractérisée, qui fait suite à des attitudes similaires et répétées vous ayant déjà valu un avertissement écrit en date du 4 octobre 1974, rend impossible la continuation de l'exécution du contrat de travail, et nous met dans l'obligation de vous notifier votre licenciement immédiat.

En conséquence, à compter du 1er février 1975, vous ne ferez plus partie de notre personnel.

Veuillez agréer, Madame, etc. »

Le premier texte de notre fraction (10 octobre 1974) vient de paraitre en brochure : 16 pages, 1,50 F

Toute commande et correspondance à
Bernard LACOSTE, B.P. n. 26
Bordeaux - Nansouty
33034 Bordeaux - CEDEX

« L'esclavage salarié... »

(suite de la page 3)

syndicats sont l'un des moyens clef de cette planification de l'extorsion de la plus-value et de cette anesthésie des masses exploitées, qu'ils soient partie intégrante de l'Etat (Russie et cie), véritable trusts ayant le monopole de la vente de la force de travail, comme aux U.S.A. ou en R.F.A., ou sous-ensembles de l'organisation capitaliste de la société, où ils assurent l'« ordre » par des moyens plus SOUPLES (France, Italie), en période calme et comme organisateurs directs de l'exploitation en période de crise (France 1945 - 1947; Italie, 1975) — autant de modalités concrètes d'exercice de leur FONCTION SOCIALE d'organes bourgeois d'encadrement du prolétariat.

L'IMPOSSIBILITE D'AMELIORATIONS REELLES

10 **LES prolétaires ne briseront la vieille société qu'après avoir ÉPUISÉ les tentatives d'améliorer leur sort en son sein.**

En ce qu'elle marque la limite de toute réforme réelle possible, la décadence sociale généralisée des sociétés divisées en classes réunit les conditions de possibilité de la révolution communiste. La situation générale du prolétariat est, en effet, marquée par l'approfondissement de sa dépendance et de sa misère sociale REELLES : toutes les « réformes » FORMELLES et toutes les balivernes idéologiques ont de plus en plus de mal à camoufler cette réalité. L'époque est celle d'une dégradation galopante de toutes les conditions d'existence des prolétaires; de la lumpenisation massive des crève-la-faim du prétendu « Tiers Monde » (qui n'est en réalité que LA VERITE toute crue DE CE MONDE-CI) à la combinaison du chômage de masse et du bagne du travail automatisé dans les métropoles du capital. L'enfer moderne de la chaine, de la pointeuse, des chronos, des primes, de la stakhanovisation et du travail forcé gratuit a poussé jusqu'à sa limite extrême la déshumanisation de toute la vie

11 **IL y aurait lieu de faire une vaste enquête sur la condition prolétarienne à l'époque du capitalisme décadent. A l'échelle mondiale. On y verrait que, de la Chine à Watts, de la Sibérie aux mines de l'Afrique du Sud, de Peugeot aux Asturies et du Brésil à la Calabre, l'épouvantable misère du salariat, bien loin d'avoir DÈCRU en intensité par rapport au XIXe siècle a, au contraire, cru encore et, de plus, s'est généralisé géographiquement. Mais, en généralisant l'esclavage salarié, le capitl n'a fait que généraliser, les conditions et la nécessité vitale de sa destruction.**

12 **LA séparation entre les MOYENS DU TRAVAIL et les classes travailleuses poussée à son ocmble, n'en rend que plus INSUPPORTABLE aux prolétaires une existence tout entière dépensée à ne reproduire que les conditions de leur esclavage toujours plus grand. « UNE PUISSANCE INSUPPORTABLE, C'EST-A-DIRE UNE PUISSANCE CONTTE LAQUELLE ON FAIT LA REVOLUTION. » (Marx : « l'idéologie allemande », 1845.)**

« LE CREDIT LYONNAIS PARTICIPE A VOTRE VIE TOUS LES JOURS ! »

13 **AU sein de la sphère de la production, la bête capitaliste a « rationalisé », mathématisé, toutes les opérations du travail. La « science » entre ses mains est directement outil policier : des hôpitaux psychiatriques russes au stakhanovisme, de la « sociologie » des « relations industrielles » aux départements « relations humaines » des entreprises, des cellules à « privation sensorielle » des prisons de la R.F.A « démocratique » aux gaz de combat anti-émeute du pays de la statue de la liberté.**

14 **LA pénétration totale des relations marchandes dans la vie la plus quotidienne s'exprime crûment dans tous les domaines : « BRANDT FAIT PARTIE DE LA FAMILLE », « LE CREDIT LYONNAIS PARTICIPE A VOTRE VIE TOUS LES JOURS », etc. L'absence de satisfaction des besoins en valeur d'usage a créé le besoin d'une satisfaction illusoire en symboles de la valeur d'échange. La PUBLICITÉ est moins moyen de vendre qu'outil de « persuasion » sociologique de ce que les hommes - marchandises n'ont d'autres BESOINS que des MARCHANDISES-GADGETS dont les accable la capital. La nullité du contenu se rachète dans l'illusion de la forme. L'esthétique industrielle est le modèle de toutes les relations humaines. Le CINEMA vend, chaque soir, l'image d'une vie que personne ne vit.**

15 **LA vénalité bourgeoise atteint son comble : après avoir fait de toutes les matières premières, de tous les produits du travail, de toute la culture et de tous les hommes des MARCHANDISES, on ACHETE et on VEND aujourd'hui l'eau pure, l'air non pollué, le soleil, la neige, les plages, les espaces verts.**

Italie 1920

MISERE DE L'EXISTENCE REELLE MISERE DE L'EXISTENCE REVEE

16 **LA misère généralisée de toute l'existence réelle se redouble de la misère non moins générale de toute l'existence rêvée. On consomme du cinéma, de la télé, de la littérature qui auraient de quoi faire dégueuler des porcs, et on se venge de l'impossibilité d'aimer en ouvrant des sex-drogueries. Le comble, c'est qu'une fraction de la jeunesse, qui ne voit pas pourquoi dormer sa cervelle à laver au capital se traite elle-même en cobaye et prend elle-même la mesure de son anéantissement en liquidant dans le L.S.D. (substitut moderne, avec le spectacle des compétitions « sportives », aux vieilles magies religieuses médiévales) sa capacité de se révolter. Il est significatif que dans les pays où le capital s'exprime le plus crûment (la Russie par exemple), le « désenchantement » social de la jeunesse laisse renaître les bondieuseries les plus répugnantes, et que les victimes du capital ACHEVENT, elles-mêmes, sur elles-mêmes, l'entreprise d'avilissement intellectuel généralisé en quoi culmine la décadence des sociétés de classes.**

De tous temps, les révolutions ont régénéré, humainement aussi, les masses qu'elles emportaient dans leurs tourbillons de colère, d'intelligence aiguë, et de feu. Le besoin de la révolution communiste nous est aujourd'hui d'autant plus lancinant que nous pouvons moins prendre notre parti de la MERDE généralisée.

LA CONTRADICTION INDEPASSABLE

17 **Ce n'a pas été le moindre des effets de la victoire de la contre-révolution en Russie, de la croissance du capital dans l'ancien empire des Tsars, de l'embrigadement de la classe ouvrière mondiale dans les politiques de « fronts nationaux », et de la naissance des Blocs, que d'anéantir toute possibilité de surgissement d'un mouvement communiste pendant toute la période de « reconstruction ». Les « miracles » allemands, italiens, japonais, russes, ou les « 25 années de paix » franquistes, ne sont que l'expression de l'ANESTHESIE DU MOUVEMENT PROLETARIEN, dans le dernier quart du siècle, en relation avec les « nouvelles perspectives » du capital : reconstruire ce qu'il avait détruit.**

18 **MAIS LA DECADENCE DU CAPITAL, c'est l'IMPOSSIBILITE POUR LES PROLETAIRES d'espérer « améliorer » un tant soit peu leur situation en son sein; et c'est donc la nécessité pour eux de casser tous les rapports capitalistes et toutes les sociétés de classes, sous peine d'être toujours plus réellement pure et simple « matière première » du capital. D'autant que les réponses capitalistes aux difficultés toujours plus grandes de la valorisation du capital, n'ayant pu aboutir qu'à de nouveaux équilibres plus précaires, ont contribué à épuiser davantage encore les possibilités d'organiser demain la valorisation, et donc aussi la reproduction « normale » du prolétariat**

19 **EN se concentrant étatiquement, le capital récoltera ce qu'il a semé : le capital-Léviathan se dressant toujours plus devant toute la société comme son maitre, forcera les prolétaires à la frapper CENTRALEMENT, et à mettre en pièces cette incarnation toujours plus visible de leur absence de tout pouvoir sur leur propre vie.**

20 **LA contradiction indépassable du système, celle qui ne peut être résolue QUE par la révolution communiste, est que les masses salariées, produisant pour survivre, ne produisent ce faisant, que les CONDITIONS DE LEUR ANEANTISSEMENT.**

DETRUIRE LE CAPITAL POUR NE PAS ETRE DETRUITS PAR LUI ! Voilà un mot d'ordre pour la période, en même temps que la première vérité révolutionnaire de la science sociale de l'époque des guerrs, des crises et des révolutions.

L'ESCLAVAGE SALARIÉ EST UNE HORREUR SANS FIN. LA RÉVOLUTION COMMUNISTE LUI PRÉPARE UNE FIN PLEINE D'HORREUR !...

Bordeaux, le 27-1-1975.

POUR T'ABONNER :

sous bande :
1 an : 15 F
Sous pli fermé :
1 an : 25 F

M. Bernard LACOSTE
C.C.P. 3425 40-V Bordeaux.

SI TU VEUX PRENDRE CONTACT, passe aux permanences de l'UNION OUVRIERE

A PARIS :
tous les samedis, de 10 à 12 heures, au café « LE PARIS », salle du 1er étage, 148, boulevard de Charonne (métro Al.-Dumas.)

A NANTES :
tous les mardis, de 19 heures à 19 h 30, au café « LE GUEPIN », rue Guépin (entre la rue du Calvaire et la place Bretagne).

A STRASBOURG :
tous les lundis, de 19 à 20 heures, à la librairie Bazar Coopérative, 1, rue des Veaux.

A MULHOUSE :
tous les mardis, de 18 à 20 heures, au local de Klapperstei, 4, rue Gutenberg.

Directeur - Gérant : M. Bernard LACOSTE. Imprimerie des Quatre-Pavillons, 2, rue Camille-Pelletan, 2 33150 CENON. Dépôt legal 1er trimestre 1975